

Ce que prend le langage¹

Seuls les mots ont de l'importance. Tout le reste n'est que bavardage.
Eugène Ionesco

a – Le langage était là le premier

Il était une fois, dans une très bonne famille certes, un garçon qui ne parlait pas. Ses parents, d'abord ennuyés puis gênés par ce mutisme, n'osèrent pas aborder le problème entre eux et, sur ce point, gardèrent eux aussi le silence. À la longue, ils se résignèrent au fait d'avoir un enfant qui ne parlait pas. Les années passèrent. Un soir, pendant le dîner, le fils, maintenant âgé de vingt-cinq ans, dit à sa maman : « Mère, pouvez-vous me passer le sel, s'il vous plaît ? » Sa mère, stupéfaite, s'écria : « Mais vous parlez ! (On ne saurait tutoyer quelqu'un qui vous adresse la parole pour la première fois.) Pourquoi n'avez-vous jamais parlé ? Pourquoi n'avez-vous jamais dit quoi que ce soit pendant toutes ces années ? » Et le fiston de répondre : « ... Jusque-là tout était parfait. »

Voilà : la perfection est du silence, l'imperfection est du langage et tout n'est pas parfait parce que nous sommes pris dans le langage. L'historiette que l'on vient d'essayer est peut-être d'autant plus amusante qu'elle pose le problème à l'envers : ce garçon entraînait dans le langage parce que tout n'était pas parfait.

Comment Lacan qui était tellement soucieux de prouver le caractère langagier de l'inconscient, a-t-il pu ne pas se référer à la lettre de Freud datée du 22 décembre 1897 ? Dans cette lettre adressée à Freud, posant le problème à l'endroit, dévoile à son ami une trouvaille qui semble avoir une certaine importance :

En ce qui concerne la névrose obsessionnelle, il se confirme que c'est par la représentation verbale et non par le concept lié à cette dernière que le refoulé fait irruption (plus précisément par le souvenir verbal)².

Quel esprit ne se révolterait pas contre pareille assertion ? L'esprit de ceux qui ont lu cette phrase depuis sa première publication allemande en 1950 puis française en 1956 et qui ne s'y sont pas arrêtés, peut-être en raison de son

¹ Texte d'une intervention faite au Séminaire « *Écrits techniques* » de Brigitte Lemérier et Françoise Samson, le 12 avril 2010.

² S. Freud, *La naissance de la psychanalyse*, (1887-1902), Paris, Presses Universitaires de France, (1956), 1969, pp. 212-213 ; et S. Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess*, 1887-1904, Paris, Presses Universitaires de France, 2006, p. 366.

caractère abrupt. En 1897, la psychanalyse balbutiait dans la pensée de Freud et la violence de la formulation — « C'est par la représentation verbale et non le concept » — s'en trouvait peut-être expliquée, voire excusée. Il est néanmoins remarquable que vingt-six ans plus tard, dans *Le moi et le ça*, Freud réemploie l'expression « représentation verbale » ou, selon les traductions, « représentation de mot », soit en allemand, *Wortvorstellung*³. Cela implique une continuité de la conception freudienne de l'inconscient, malgré toutes les vicissitudes et corrections subies par la théorie psychanalytique dans l'intervalle. Revenons-y donc : ce n'est pas le sens de ce que nous disons qui permet au refoulé de faire irruption mais les vocables que nous employons pour parler. En d'autres termes, les mots que nous préférons fonctionnent comme motions de l'inconscient pour le sujet parlant, indépendamment de leurs significations. C'est l'ordre symbolique où la lettre n'a que faire de l'esprit et dont les signifiants déterminent le sujet à son insu. Là, commence l'inadmissible de l'inconscient, le vrai scandale de la psychanalyse. Freud poursuit son explication à l'intention de Fließ :

C'est pour cette raison que, dans les cas d'idées obsédantes, les choses les plus disparates se trouvent unies sous un vocable à significations multiples. Ces mots à plusieurs sens permettent pour ainsi dire à la poussée irruptive de faire d'une pierre deux coups, comme le montre l'exemple suivant [...]⁴.

Arrêtons-nous encore : la question n'est pas celle du sens des mots — Quel mot n'a pas plusieurs sens ? — ni même du vrai sens, du juste sens, du sens exact, seulement de l'occasion que les mots à plusieurs sens offrent à la poussée irruptive de faire d'une pierre deux coups. Premier coup : faire croire au sujet parlant qu'il parle en sachant ce qu'il dit. Deuxième coup : lui faire passer un décret auquel il se soumet sans s'en apercevoir. C'est cela que Freud démontre par l'exemple dont il illustre son propos pour Fließ :

[...] une jeune fille, élève de l'école de couture, va bientôt terminer son apprentissage. Une idée obsédante la poursuit : il faut qu'elle continue, qu'elle en *fasse* davantage, elle n'a pas fini, elle doit apprendre tout ce qu'il est possible de savoir. À l'arrière-plan de ces obsessions se dissimule un souvenir d'enfance : assise sur son pot de chambre, elle ne veut pas y rester tout en se répétant de la même façon qu'il fallait qu'elle restât, qu'elle *fît* davantage, qu'elle n'avait pas *fini*. Le mot *faire* permet de raccorder la situation présente à la situation infantile. Les idées obsédantes utilisent souvent l'imprécision verbale pour se dissimuler et permettre de pareilles applications multiples. Une observation plus poussée permet d'y retrouver le contenu (conscient) suivant : « Il faut en apprendre davantage. » Ce qui deviendra ultérieurement l'idée fixe, obsédante, dérive de cette interprétation erronée due au conscient⁵. »

³ S. Freud (S.), *Le moi et le ça*, (1923), Paris, Payot, 2001, pp. 256-257.

⁴ S. Freud (S.), *La naissance de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 366.

⁵ *Ibidem*.

Ainsi commande l'inconscient à ses sujets, par la loi du signifiant, ici, le signifiant *faire*. Car l'être de langage est sujet de l'inconscient, tout comme on peut être sujet d'un roi dont on ne connaît des décrets que la lettre, tout en ignorant l'esprit, l'intention qui a présidé à leur rédaction. À cela près que l'inconscient n'est porteur d'aucune intention particulière, ce qui ne nous dispense pas d'obéir à ses motions sans les comprendre ni même les entendre. C'est d'ailleurs peut-être parce qu'il n'a pas d'intention que nous n'entendons pas ses motions. Freud termine son explication à Fließ en disant : « Je puis à peine t'énumérer tout ce qui pour moi (nouveau Midas) se transforme en immondices. »

Depuis qu'il a compris la loi du mot *faire*, Freud entend dans le langage courant ce dont on ne s'aperçoit ordinairement pas : les expressions qui emportent un double sens à versant scatologique. Il cite en exemple le mot *Abortus* qui, en allemand signifie à la fois l'avortement et les toilettes. Le signifiant *faire* circule et commande au sujet Freud qui lui obéit. Enfin, Freud termine sa lettre par une remarque sur la structure langagière de la psychose, remarque sur laquelle nous reviendrons.

Le problème est que « [...] le langage avec sa structure préexiste à l'entrée qu'y fait chaque sujet à un moment de son développement mental⁶ ».

En effet, qui pourrait dire qu'il a inventé le langage dont il use ? Chacun entre simplement dans la langue que parlent ses parents, langue et parents qui se trouvaient là nécessairement avant sa naissance. L'emprise de cette langue commence même avant la naissance du sujet : pendant une grossesse, on parle de l'enfant à venir, on en dit toutes sortes de choses, on parle de son sexe, on suppose la date de sa naissance, on discute de l'endroit où l'on installera son berceau, on prévoit l'enfant comme un bébé, sans l'imaginer grandissant ou au contraire en le rêvant adulte, on évoque son intégrité physique dans la crainte d'un handicap et surtout, on le nomme. La recherche du prénom suscite parfois des réactions très vives dans la famille, au point que certains parents de ma connaissance ont caché le prénom qu'ils comptaient donner à leur enfant pour ne pas entrer dans une polémique familiale.

En un mot, du signifiant marque le sujet alors qu'il n'est même pas encore là, et comme le signifiant, c'est ce à quoi nous obéissons sans l'entendre, le sujet obéira. Par exemple, il s'identifiera au prénom qui lui aura été donné avant sa naissance et son entrée dans le langage, sans y entendre quoi que ce soit :

Le sujet aussi bien, s'il peut paraître serf du langage, l'est plus encore d'un discours dans le mouvement universel duquel sa place est déjà inscrite à sa naissance, ne serait-ce que sous la forme de son nom propre⁷.

⁶ J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient », (1957), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 495.

⁷ J. Lacan, « L'instance de la lettre », *Écrits, op. cit.*, p. 495.

b – La loi du signifiant

Tous les signifiants n'ont pas une valeur scatologique. Ce qui prouve d'ailleurs l'action de la loi du signifiant *faire* sur Freud, « nouveau Midas ». Pour illustrer le fait que le signifiant commande indépendamment de son sens, voyons un autre signifiant auquel était soumis le sujet Freud. Il s'agit du signifiant *borgne*.

Freud, s'adonnant à ce qu'il appelle son « auto-analyse », constate que la loi des mots à plusieurs sens qui sont dans l'histoire du sujet plutôt que dans le dictionnaire, fonctionne aussi chez lui. Dans *L'interprétation des rêves*, il rapporte le rêve suivant :

Je voyais une personne dont je savais qu'elle était le médecin de mon pays natal. Son visage était indistinct et se confondait avec celui d'un des professeurs de mon lycée que je rencontre encore aujourd'hui⁸.

Le personnage du rêve en représente deux à lui seul : un médecin et un professeur d'histoire du lycée de Vienne. Freud ne comprend pas d'abord le rapport qui existe entre ces deux hommes. Il parle alors du médecin à sa mère qui lui rappelle que celui-ci était borgne, comme le professeur du lycée⁹. Ainsi le signifiant *borgne*, est-il porteur de deux sens, appartenant à l'histoire personnelle de Freud.

Freud évoque cela dans une lettre à Fließ, datée du 15 octobre 1897¹⁰. Il remarque alors qu'il avait éprouvé, dans son rêve, de l'animosité à l'égard du médecin borgne, tandis que ses relations avec son professeur d'histoire avaient été « plutôt agréables ». L'évènement qui expliquait l'animosité ressentie dans le rêve par Freud à l'égard du médecin, c'est que ce dernier avait soigné Freud qui, vers l'âge de deux ans, s'était blessé en tombant d'un escabeau sur lequel il était monté pour attraper une friandise placée sur un meuble trop haut pour lui. Il ajoute, non dans la lettre à Fließ mais dans *L'interprétation des rêves* : « J'aurais pu y laisser toutes mes dents¹¹. »

Et se retrouver dans l'impossibilité de manger de cette friandise qu'il avait essayé d'attraper. À défaut d'y laisser toutes ses dents, Freud en avait gardé une cicatrice au menton. Avec le professeur d'histoire, l'autre borgne du rêve, la cicatrice n'était pas aussi déplaisante :

Quand je rêve d'examens passés au lycée, c'est régulièrement d'un examen d'histoire que j'ai passé brillamment, mais, je crois, parce que mon excellent professeur — le borgne secourable [...] avait bien remarqué sur la feuille de

⁸ S. Freud, *L'interprétation des rêves*, (1899), Paris, Presses Universitaires de France, 1967, p. 24.

⁹ S. Freud, *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, (1916-1917), Paris, Gallimard, 1999, p.258.

¹⁰ S. Freud, *La naissance de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 196-197 ; et *Lettres à Wilhelm Fließ, 1887-1904*, *op. cit.*, p. 343.

¹¹ S. Freud, *L'interprétation des rêves*, *op. cit.*, p. 477.

questions que je lui rendais, un coup d'ongle barrant celle que je ne savais pas¹².

Sur le papier, cette cicatrice-là ne fait pas mal mais, pour être lui aussi secourable, le médecin borgne avait posé des points de suture au menton du jeune Sigmund. Le hic... et *nunc*, c'est que, devenu adulte, Freud sentait encore sa cicatrice¹³. En outre, la vérité qui se dérobaît avait été rappelée à Freud par sa mère, chargée par le rêveur lui-même de franchir le mur de l'oubli.

Le signifiant *borgne* fonctionne, toujours avec plus d'un sens lié à l'histoire de Freud, bien au-delà de ces premières constatations. Jacob, le père de Freud, étant décédé le 23 octobre 1896, la nuit suivant son enterrement, Freud rêve. Il inclut le récit de ce rêve dans une lettre à ~~Blidatée~~ du 2 novembre 1896 :

Il faut que je te raconte un joli rêve que j'ai fait pendant la nuit qui a suivi l'enterrement. Je me trouvais dans une boutique où je lisais l'inscription suivante :

ON EST PRIÉ
DE FERMER LES YEUX

J'ai tout de suite reconnu l'endroit, c'était la boutique du coiffeur chez qui je vais tous les jours. Le jour de l'enterrement, j'avais dû attendre mon tour et étais à cause de cela, arrivé un peu en retard à la maison mortuaire. La famille m'en voulait beaucoup alors d'avoir décidé que les obsèques se feraient sans bruit, simplement, ce qu'elle devait, par la suite, approuver. Ils prirent aussi très mal mon retard. La phrase de l'écriteau a un double sens. Elle signifie : « Il faut faire son devoir envers les morts. » Il s'agit donc d'une excuse, comme si j'avais manqué à mes devoirs et que j'eusse besoin d'indulgence et « devoir » est pris au sens littéral. Le rêve émane donc d'une tendance au sentiment de culpabilité, tendance très générale chez les survivants¹⁴.

Pour Freud, il s'agissait bien d'un devoir, le devoir funèbre de rendre ses derniers devoirs à son père et donc d'arriver à l'heure à l'enterrement, mais aussi le devoir de fermer, non *les yeux* mais *des yeux*, ceux de son père mort. Retenons ce dernier point.

Freud, dans son rêve, se donne une excuse, parce qu'il aurait besoin d'indulgence : il est allé chez le coiffeur. Il nous fournit une première signification de ce besoin d'indulgence dans *L'interprétation des rêves* où il donne une version quelque peu différente du même rêve :

La nuit qui précéda l'enterrement de mon père, je vis en rêve un placard imprimé, une sorte d'affiche, quelque chose comme le « défense de fumer » des salles d'attente des gares. On y lisait :

¹² *Ibidem*, p. 239.

¹³ D. Anzieu, *L'auto-analyse de Freud et la découverte de la psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France, (1959), 1988, p. 174. Voir aussi : S. Freud, « Sur les souvenirs-écrans », (1899), *Névrose, psychose et perversion*, (1924), Paris, Presses Universitaires de France, 1973, p. 120.

¹⁴ S. Freud, *La naissance de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 152 ; et *Lettres à Wilhelm Fließ, 1887-1904*, *op. cit.*, p. 259.

On est prié de fermer les yeux

Ou

On est prié de fermer un œil

Ce que j'ai l'habitude d'écrire ainsi :

On est prié de fermer $\frac{\text{les yeux}}{\text{un œil}}$

Chacune de ces formules a son sens particulier et dirige l'interprétation de manière différente. J'avais choisi le cérémonial le plus simple, sachant ce que mon père pensait de ces sortes de choses ; certains membres de la famille m'avaient désapprouvé, objectant le qu'en-dira-t-on. D'où l'expression allemande « fermer un œil » (user d'indulgence). Il est facile ici de comprendre la confusion exprimée par le « ou bien » [ou]. Le travail du rêve n'a pu parvenir à trouver un mot unique, mais ambigu, qui représentât les deux pensées ; ainsi, dans son contenu même, les deux idées principales sont déjà séparées¹⁵.

On s'étonnera de « l'habitude » de Freud d'écrire « les yeux » et « un œil » sur deux lignes différentes avec une barre de fraction entre les deux. L'occasion d'écrire de cette façon est assez rare pour que l'habitude ne s'en prenne pas si aisément. En l'occurrence, le problème de Freud est que l'on ne peut prononcer deux mots en même temps, ce qui est aussi une forme de division du sujet parlant, et que le travail du rêve n'a pas permis de trouver ce que Freud appelle « un mot unique mais ambigu », une sorte de *Norekdal*¹⁶ ou de *Famillionnaire*¹⁷. Il s'agissait aussi de faire passer la deuxième formule, « fermer un œil », métaphore de la demande d'indulgence en allemand et... de l'état de borgne, formule absente de la première version du rêve. Certes, mais le fait d'arriver en retard à l'enterrement de son père est un souvenir écran qui masque autre chose pour quoi Freud avait besoin d'indulgence.

La tentative de combiner deux mots différents que le rêveur voudrait énoncer simultanément, se résout sous la forme d'une barre de fraction à défaut d'un mot unique. Cela permet à l'inconscient de produire un double déplacement. Dans un premier déplacement, l'attention du sujet de l'inconscient est tournée vers le problème de la confusion entre les deux formules, « fermer les yeux » et « fermer un œil ». Ce qui favorise un deuxième déplacement... dans le temps : cette fois le rêve n'a pas lieu la nuit *suivant* l'enterrement, comme dans la lettre à ~~Bl~~ jamais la nuit *précédant* l'enterrement. Avant l'enterrement, Freud n'est pas encore arrivé en retard à la maison mortuaire. Il s'exonère de la culpabilité liée à ce retard, en changeant la nuit du rêve et même en faisant disparaître de son récit la mention de son retard et de son passage chez

¹⁵ S. Freud, *L'interprétation des rêves*, op. cit., pp. 273-274. C'est moi qui ajoute [ou], ce terme se trouvant aux lieu et place de « ou bien » dans le texte du rêve tel que Freud le rapporte.

¹⁶ *Ibidem*, p. 257.

¹⁷ S. Freud, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 50.

le coiffeur, cause de ce retard qui lui sert d'excuse dans la première version du rêve. Avant l'enterrement, il n'a plus besoin que l'on ferme un œil pour excuser un retard. Pour quoi donc ?

« Fermer un œil » a son équivalent en français, « fermer les yeux », avec le même sens de se montrer indulgent, de ne pas juger, ne pas critiquer. L'abolition du sens critique est une condition de l'association libre telle que Freud la définit dans *L'interprétation des rêves*. Remarquons que dans le même livre, *L'interprétation des rêves*, Freud raconte un rêve où il est question de fermer les yeux pour échapper à la critique et pose le principe de la libre association qui exige la suppression de la critique, en précisant que cette suppression s'obtient plus facilement si le patient s'installe en position de repos et ferme les yeux. Si l'on admet qu'en psychanalyse la métonymie est une relation de contiguïté, s'agit-il d'une métonymie dans la mesure où les deux passages où il est question de fermer les yeux sont distants de plusieurs dizaines de pages¹⁸ ? Nous pouvons considérer que oui, parce que la pensée qui s'exprime dans *L'interprétation des rêves*, se présente comme un ensemble cohérent, ce que le plan de l'ouvrage permet aisément de vérifier. Nous verrons, à la fin du présent cheminement logique, une constatation sur le destin de la loi de suspension de la critique.

Il est assurément difficile d'abolir la critique tandis que l'on écrit un livre, occupation qui exige un certain esprit critique à l'égard de ce que l'on écrit. On le constate dans la seconde version du rêve, celle de *L'interprétation des rêves*, où Freud n'arrive plus en retard à l'enterrement de son père. Dans cette version, il nous dit que le panonceau « On est prié de fermer les yeux » évoque ceux que l'on voit dans les gares ; ce qui a fait croire à Didier Anzieu que la scène du rêve se déroule dans une gare. Cela explique la remarque d'Anzieu :

[Un hall de gare, c'est-à-dire un hall de départ], avec l'angoisse de la séparation qui s'y trouve connotée, avec la figuration symbolique de la mort comme voyage...¹⁹.

En réalité, rien dans le texte de Freud ne permet de penser que la scène se place dans une gare, mais le signifiant *gare* est mentionné par Freud dans son commentaire et nous allons le retrouver.

Un grand interdit biblique est rappelé par l'injonction de fermer les yeux, celui qui porte sur la nudité du père. Selon Anzieu, Freud aurait transgressé cet interdit « [...] en soignant Jacob mourant²⁰. »

Peut-être aussi en faisant sa toilette mortuaire, toujours selon Anzieu et plus vraisemblablement, à l'époque de son enfance, après être entré par curiosité sexuelle dans la chambre de ses parents, d'où son père, en colère, l'avait

¹⁸ S. Freud, *L'interprétation des rêves*, op. cit., p. 94, 274.

¹⁹ S. Freud, *L'auto-analyse de Freud*, op. cit., p. 91.

²⁰ *Ibidem*, p. 91.

chassé²¹. Critique ou mise à distance de ce qui pourrait être critiqué, Freud, rapportant l'évènement dans *L'interprétation des rêves*, parle de lui à la troisième personne, comme s'il s'agissait de quelqu'un d'autre. Quoi qu'il en soit, l'interdit ne s'arrête pas là. Freud avait encore besoin d'indulgence. Il nous fournit un bout de réponse, mais sans faire l'association, presque un an plus tard, dans une lettre à Fließ datée du 3 octobre 1897 et à propos d'un voyage qui s'est bien effectué en train et donc depuis une gare :

J'ai découvert aussi que, plus tard (entre 2 ans et 2 ans1/2) ma libido s'était éveillée et tournée vers *matrem*, cela à l'occasion d'un voyage de Leipzig à Vienne que je fis avec elle et au cours duquel je pus sans doute, ayant dormi dans sa chambre, la voir *nudam* ; (Une de tes observations m'a révélé que tu avais, depuis longtemps, tiré pour ton propre fils, les conclusions d'un fait analogue²².)

Cette dernière remarque venait sans doute au titre du transfert, Freud tentant peut-être d'attirer du côté du signifiant un Fließ qui ne comprenait rien à « l'auto-analyse » où un savoir lui était supposé. Freud, en tout cas, n'avait pas deux ans à l'époque des faits mais plutôt quatre, le voyage en question ayant eu lieu après que la famille Freud ait quitté Freiberg²³. Qu'il utilise le latin pour parler de sa mère, *matrem* au lieu de *maman*, en allemand *Mutter* ou *Mutti*, n'est pas indifférent, parlant ou plutôt écrivant à propos de ce sur quoi son père aurait exigé qu'il fermât les yeux, tandis que Freud aurait eu besoin que son père ferme un œil, pour reprendre la formule allemande de demande d'indulgence, qu'il fasse le borgne. Freud, avec le latin, évite d'écrire le mot qui désigne dans sa langue celle qu'il a vue nue, mais aussi celle qui lui a rappelé le médecin borgne « auteur » de la cicatrice que Freud sentait encore à son menton.

Le père de Sigmund Freud aurait bien dû fermer un œil pour être indulgent. Il n'était pas borgne à proprement parler mais, en 1885, il avait été opéré d'un glaucome, opération à laquelle son fils avait assisté et qui supposait à tout le moins l'ouverture du globe oculaire par un bistouri. Sigmund Freud, suite à un rêve mettant en scène un vieux monsieur borgne qu'il aide à uriner, associe cet élément à un souvenir d'enfance : il avait uriné dans la chambre de ses parents en leur présence et son père s'était écrié que l'on ne ferait rien de lui. Freud reconnaît dans l'association l'accomplissement d'une ambition : il est devenu « quelqu'un » en découvrant l'effet anesthésique de la cocaïne qui a servi à l'opération de son père. Il identifie alors son père à Odin, le dieu borgne, version scandinave du Wotan germanique et borgne lui aussi²⁴. En outre, Freud

²¹ S. Freud, *L'interprétation des rêves*, op. cit., p. 391. Voir aussi E. Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, (1953), Paris, Presses Universitaires de France, 1976, I, p. 7.

²² S. Freud, *La naissance de la psychanalyse*, op. cit., p. 194 ; et *Lettres à Wilhelm Fließ*, 1887-1904, op. cit., p. 339.

²³ S. Freud, *L'auto-analyse de Freud*, op. cit., p. 515. Voir aussi R. Dadoun, *Freud*, Paris, Belfond, 1982, p. 26.

²⁴ S. Freud, *L'interprétation des rêves*, op. cit., p. 191, n.1.

se vengeait de l'humiliation infligée par son père en échangeant les rôles : dans le rêve, le vieillard urinait devant lui.

Quelle cicatrice Jacob avait-il faite à son fils ? Dans les pages de garde de la Bible familiale, le livre de la loi de ses pères, Sigmund Freud pouvait lire cette annotation :

Mon fils Schlomo Sigmund est né mardi le premier jour d'Iar 616, à six heures et demie de l'après-midi : 6 mai 1856. Il fut rattaché à l'Alliance juive mardi le huitième jour d'Iar : le 13 mai 1856²⁵.

Bien sûr, ce n'est pas Jacob qui a procédé au rite de la circoncision mais celui-ci a eu lieu selon la loi que Jacob transmettait à son fils et qu'il inscrivait dans le livre de la loi. Pour l'enfant Sigmund, l'inscription est double, avant même qu'il ne parle : dans la Bible familiale et dans son corps. La loi du signifiant précède bien l'accession au langage.

Une remarque supplémentaire confirme cette loi. Dans *L'interprétation des rêves*, Freud expose la loi dont il est l'inventeur, la loi de fermer les yeux²⁶, mais aussi de supprimer la critique. Dès 1904, Freud dispense le patient de fermer les yeux physiques²⁷ mais il maintient la règle fondamentale qui consiste à fermer les yeux métaphoriquement, soit de ne pas juger ce qui vient à l'esprit. Tout comme son père qui avait vécu dans la soumission à la loi qu'il transmettait à son fils, Freud s'est appliqué à lui-même une loi en abaissant autant que possible le seuil de son sens critique, pour que s'effectue sa propre analyse. En témoignent ses lettres à Fließ mais aussi son livre où il raconte ses propres rêves, par exemple. Il a ainsi posé l'acte fondateur d'une tradition, c'est-à-dire de la transmission d'une loi, cette fois non plus religieuse mais profane, à ses descendants psychanalytiques, ses premiers élèves et donc patients dont certains ont, à leur tour, opéré comme transmetteurs de la psychanalyse. Jacques Lacan recommandait d'ailleurs à ses élèves de lire Freud en plus de faire leur analyse. Cette combinaison des lectures freudiennes à l'analyse permet à l'analysant de savoir ce qu'il fait là et donc de recevoir à son tour la transmission de la psychanalyse en la redécouvrant pour son propre compte dans la trame des signifiants de son histoire personnelle... en fermant les yeux, fût-ce métaphoriquement, de supprimer la critique.

Même en tenant compte du fait qu'il écrivait à son ami Fließ pour qui il éprouvait, au moins au début, une admiration que l'on pourrait qualifier d'« aveugle », aveuglement qui justifie par ce signifiant le choix du drame oedipien comme métaphore de la loi, le stoïcisme dont Freud a fait preuve dans

²⁵ R. Dadoun, *Freud, op. cit.*, p. 22. E. et L. Freud, I. Grubrich-Simitis, *Sigmund Freud, Lieux, visages, objets*, Paris, Gallimard, 1979, p. 46. Où l'on peut lire que Jacob a prénommé son fils *Sigmund* et non *Sigismund*. Sur l'opération du glaucome de Jakob, voir E. Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, t. I, *op. cit.*, pp. 95-96.

²⁶ S. Freud, *L'interprétation des rêves, op. cit.*, p. 94.

²⁷ S. Freud, « La méthode psychanalytique de Freud » (1904), *La technique psychanalytique*, (1953), Paris, Presses Universitaires de France, 1972, p. 3.

l'application à son propre cas de la loi de fermeture des yeux, est plus rare qu'il n'y paraît. La loi commune serait plutôt « faites ce que je dis et non pas ce que je fais. » Ce stoïcisme n'a pas été sans effet pour Freud dont le sort est certes plus enviable que celui d'Œdipe qui s'est fermé définitivement les yeux pour n'avoir pas rêvé d'indulgence.